



HAL
open science

Conserver, créer, transmettre. Les Bénédictins, leurs livres et leurs bibliothèques de saint Benoît à l’apogée de Cluny

Anne-Marie Turcan-Verkerk

► **To cite this version:**

Anne-Marie Turcan-Verkerk. Conserver, créer, transmettre. Les Bénédictins, leurs livres et leurs bibliothèques de saint Benoît à l’apogée de Cluny. La lettre en lumière. Figeac, carnet de l’exposition “ La lettre en lumière ”, Figeac, 1er juillet – 30 octobre 2011, pp.4-7, 2011, 2-9518642-6-4. <hal-04950448>

HAL Id: hal-04950448

<https://hal.science/hal-04950448v1>

Submitted on 16 Feb 2025

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons CC BY-SA 4.0 - Attribution - ShareAlike - International License

Conserver, créer, transmettre.
Les Bénédictins, leurs livres et leurs bibliothèques
de saint Benoît à l'apogée de Cluny.

« C'était la plus grande bibliothèque de la Chrétienté, dit Guillaume (...) »¹. Labyrinthe image du monde et « espace de la conjecture », héritière symbolique du savoir engrangé au cours des siècles mais aussi synthèse des plus grandes collections de livres de l'époque carolingienne — Murbach, Lorsch, Saint-Gall, Bobbio, Pomposa, Cluny —, la bibliothèque de « l'abbaye » ne pouvait qu'être bénédictine. Pourquoi d'ailleurs, à une époque (novembre 1327) où existent déjà les bibliothèques de collèges, comme celle de la Sorbonne, où les Mendiants comme les séculiers commencent à créer de grandes bibliothèques ouvertes aux lecteurs, dotées de catalogues permettant au lecteur de trouver le texte dont il a besoin sans passer par le bibliothécaire, longues nefs enfin baignées de lumière abritant les livres enchaînés à des pupitres afin que chacun ait accès au meilleur exemplaire de chaque oeuvre, pourquoi avoir fait de la bibliothèque paradigmatique une bibliothèque bénédictine ? Parce que cette bibliothèque devait mourir d'avoir été fermée, mais aussi parce qu'elle était le résultat d'une accumulation, d'un encyclopédisme et d'une construction séculaires, tels qu'ils n'ont existé que chez les Bénédictins.

La Règle de saint Benoît, écrite dans la première moitié du VI^e siècle, impose aux moines et moniales des heures de lecture, lecture active de deux ou trois livres empruntés une fois par an au moment du Carême et restitués l'année suivante, comme nous l'indiquent certains coutumiers médiévaux, et prise de connaissance passive des textes lus à voix haute au cours de la liturgie, mais aussi au chapitre, à la collation, pendant les repas (chap. 38, 42, 48). La vie du moine est ainsi scandée par des textes lus, entendus, prononcés, chantés : textes bibliques, textes et chants liturgiques, commentaires patristiques, homélies, vies de saints, traités en tout genre, qu'il faut savoir lire, copier, comprendre, transmettre à son tour et parfois prolonger par la composition d'autres textes entrant en résonance avec la tradition. Si la Règle elle-même donne peu de précisions sur les textes à lire, elle est complétée par une œuvre postérieure de quelques décennies qui servira de guide au Moyen Âge occidental : les *Institutiones* de Cassiodore, fondateur de la communauté monastique de Vivarium en Calabre, qui décrivent un parcours spirituel de lecture permettant d'accéder par degrés à la contemplation (livre I : lettres divines), et fournissent l'outillage intellectuel nécessaire selon le schéma des arts libéraux (livre II : lettres profanes).

¹ Umberto ECO, *Le nom de la rose* (Milano, 1980), Paris, Le livre de poche, p. 526.

Benoît et Cassiodore font ainsi du monastère un lieu de copie, de conservation et de transmission des textes : un *scriptorium* et une bibliothèque intrinsèquement liés dans un même but. Cette alliance suppose l'acquisition des compétences nécessaires à l'accomplissement de la mission du moine : apprentissage de la lecture et de l'écriture, mais aussi de la langue par laquelle la culture se transmet en Occident, le latin. Ce latin s'apprend chez les grammairiens de l'Antiquité païenne, avec leurs méthodes, accordant une grande place à la morphologie, à la syntaxe, mais aussi à la rhétorique qui fait toute la difficulté de cette langue : les textes d'étude sont, après le Psautier que l'on mémorise, les historiens et surtout les poètes de l'Antiquité païenne et chrétienne, Virgile en tête. Le lieu de formation intellectuelle qu'est fondamentalement l'abbaye bénédictine a donc vocation plus que d'autres à intégrer la culture, toutes les cultures, en les sauvegardant pour le présent et l'avenir et en les retravaillant dans un mouvement ininterrompu de réappropriations successives. C'est en cela sans doute qu'elle se distingue de certaines grandes collections conservées auprès des cathédrales, dont les vestiges sont encore aujourd'hui remarquables par leur antiquité, comme à Vérone et Lyon, résultat de l'activité intellectuelle de grands évêques de l'Antiquité tardive et de leurs cercles.

A l'époque carolingienne, il n'y a pourtant pas d'étanchéité entre les bibliothèques des cathédrales et celles des abbayes bénédictines. L'institution offre alors un lieu de formation et d'étude à de grands intellectuels chasseurs de textes, qui développent autour d'eux, qu'ils soient moines, abbés ou évêques, grands laïcs, et parfois successivement l'un et l'autre, des collections de livres et des réseaux de lettrés. Selon leurs centres d'intérêt, ils vont prendre les livres où ils savent les trouver : Florus, diacre de l'Eglise de Lyon († vers 860), nourrit son activité exégétique grâce aux ressources de la cathédrale, mais aussi grâce aux trésors des abbayes voisines, de l'Ile-Barbe à Saint-Oyen dans le Jura, et parfois plus loin encore. Loup de Ferrières, l'un des grands philologues du IX^e siècle, met à profit ses relations pour constituer des trésors de livres, et tout spécialement de textes classiques, qu'il se trouve à l'abbaye de Fulda, dans l'entourage de l'archevêque de Reims Hincmar (une suggestion toute récente), ou ailleurs — et nous ne savons pas toujours où. Rathier, moine de Lobbes en Belgique et par trois fois évêque de Vérone au cours du X^e siècle, enrichit son abbaye des trésors textuels découverts en Italie du nord : prosateurs et surtout poètes rarissimes, comme Valerius Flaccus ou Tibulle. Mais avec la crise de l'Eglise des X^e-XI^e siècles, avec le désir des abbayes d'échapper à l'influence directe des évêques en se rapprochant de la papauté, et les mouvements de réforme monastique qui s'ensuivent, les institutions au sein desquelles se sont ainsi enrichies les collections de livres prennent conscience que la bibliothèque n'est pas seulement un outil pour le moine et le savant, mais qu'elle peut être aussi un instrument de propagande. C'est alors que l'organisation bénédictine manifeste toute sa puissance et son efficacité en relayant les réseaux personnels par les réseaux institutionnels.

De nombreux inventaires de livres de la fin du XI^e et du XII^e siècle coïncident avec la reprise en main d'abbayes par des réformateurs qui veulent non seulement faire un état des lieux, assurer la conservation des livres par un document attestant du

patrimoine manuscrit, mais aussi imprimer leur marque sur la bibliothèque qu'ils adoptent. Plus les mouvements de réforme sont centralisateurs, plus le phénomène est sensible. C'est Cluny qui, la première apparemment, comprend toute l'importance de la bibliothèque et de sa structuration spirituelle pour créer un sentiment d'appartenance à l'*ecclesia cluniacensis*, que les abbayes deviennent réellement des établissements clunisiens ou qu'elles soient simplement influencées par les coutumes de Cluny. L'abbaye bourguignonne est la première, sous le long abbatiat d'Hugues de Semur (1049-1109) qui voit une remise en ordre de toute la *memoria* clunisienne, à décrire sa bibliothèque comme une *aula*, terme aux connotations tout à la fois royales et ecclésiastiques, à la doter d'un catalogue monumental, sans doute exposé à l'entrée de la bibliothèque sur un pupitre, et dont la structure met en valeur, au premier rang, les œuvres du premier pape de l'ère bénédictine, Grégoire le Grand. Cluny va envoyer dans les abbayes qui passent sous son influence directe des manuscrits à copier ; les copies sont souvent devenues pour nous l'un des moyens de connaître indirectement la bibliothèque de Cluny, mal conservée : c'est en particulier le cas des manuscrits de l'abbaye Saint-Pierre de Moissac, important relais clunisien sur la route de Saint-Jacques de Compostelle. Mais Cluny a aussi exporté, de façon plus ou moins sensible, la structure « grégorienne » de son grand catalogue. C'est dans le réseau des abbayes néo-clunisiennes de la réforme de Hirsau que cette influence se fait le plus sensible au XII^e siècle, un réseau qui a aussi adopté la version la plus conservatrice des coutumes clunisiennes. Les Cisterciens, en structurant leur ordre en réseau serré d'abbayes mères et filles organisées en lignées, en inscrivant dans leurs statuts l'obligation pour une abbaye mère de doter sa fille en livres, en reproduisant parfois les manuscrits à l'identique lors de cette dotation, mais aussi en créant de plus en plus souvent dans leurs abbayes une petite pièce destinée aux livres et en soignant la structure intellectuelle des inventaires les plus modestes, ont tiré les leçons de l'expérience clunisienne.

Ce qui fait l'essence de ces mouvements de réforme bénédictins n'est pourtant pas le désir d'innovation, même s'il a pour conséquence directe de grands progrès bibliothéconomiques, mais une aspiration à la « *renovatio* », renaissance par un retour aux origines qui est l'une des raisons de la structure spirituelle du catalogue clunisien. Ce passéisme est très visible chez les Cisterciens : ils n'ont pas d'école interne, et le contenu de leurs bibliothèques, à l'exception de quelques cas remarquables, comme Clairvaux, semble très vite presque fossilisé par l'auto-reproduction. Ce n'est pas le cas des Bénédictins, qui continuent d'être des formateurs, et qui jamais ne cessent d'approfondir l'étude, quelles qu'en soient les raisons : c'est Pierre le Vénérable, abbé de Cluny († 1156), qui fait traduire le Coran en latin, c'est à l'abbaye bénédictine de Ramsey, en Angleterre, qu'a été conçu au XIII^e siècle un extraordinaire dictionnaire hébreu-latin-ancien français récemment publié. Mais, si les manuscrits bénédictins du XII^e siècle transmettent encore des textes rares et peuvent être ornés d'enluminures splendides, la plupart des grandes innovations de l'histoire de la pensée ne naissent plus, à partir du XII^e siècle, dans les abbayes bénédictines et leurs prieurés. Elles éclosent dans les villes, autour des cathédrales, dans les écoles canoniales comme celle de Saint-Victor de Paris, bientôt dans les collèges, les universités, et au sein de nouveaux ordres

organisés en réseaux mobiles : les Mendiants. Le livre est alors plus que jamais un objet voyageur, un objet privé, que des professionnels ou des étudiants copient en-dehors des abbayes, et que l'on vend. Le lieu de production du manuscrit n'est plus celui de sa lecture, et le lien entre copie, conservation, lecture, écriture et formation qui fondait le modèle bénédictin se dissout : si le modèle créé par Benoît et Cassiodore survit et parfois brillamment, il ne domine plus la vie intellectuelle d'un monde en profonde mutation.

Anne-Marie TURCAN-VERKERK

(Directeur d'études à l'Ecole pratique des hautes études, section des Sciences historiques et philologiques / Chercheur associé à l'Institut de recherche et d'histoire des textes [IRHT, CNRS], responsable de la section de Codicologie, histoire des bibliothèques et héraldique)